Irrésistible Gilles Bachelet

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR BRIGITTE ANDRIEUX

De ses études aux Arts-Déco de Paris jusqu'à l'aboutissement de *Une histoire d'amour*, Gilles Bachelet déroule le fil de quarante ans d'illustration et d'écriture. Après ses débuts du côté de la presse, c'est du côté de l'édition jeunesse que Gilles Bachelet va trouver sa place, aidé par les figures déterminantes d'Alain Le Foll (rencontré aux Arts-Déco) et de Patrick Couratin (rencontré grâce à Harlin Quist). Le 28 septembre 2017, Gilles Bachelet était notre invité pour deux heures d'interview qui font la matière première de cet entretien.

↓
Gilles Bachelet
D.R.

↑
Facebook, 28 septembre 2017.

Né en 1952 à Saint-Quentin, dans l'Aisne, Gilles Bachelet passe une partie de son enfance dans les Pyrénées. Arrivé à Paris à 10 ans, il passe deux années au lycée Henri IV. Deux années «catastrophiques» dit-il... Ses parents le mettent alors en pension. Il reste sept ans chez les Pères oratoriens, à Saint-Lô, dans la Manche. En 1971, il revient à Paris et s'inscrit en Faculté d'arts plastiques tout en préparant le concours de l'École nationale supérieure des arts décoratifs.

Brigitte Andrieux : Devant la virtuosité avec laquelle vous dessinez les animaux on aurait pu penser que vous aviez fait des études de vétérinaire, l'aviez-vous envisagé ?

Gilles Bachelet : C'est le métier que je voulais faire et ça n'a pas été qu'une passade d'enfant, j'ai suivi ma scolarité jusqu'au bac en section scientifique parce que je voulais être vétérinaire. Je n'avais pas du tout l'idée de devenir illustrateur, pas plus qu'auteur, à cette époque. Malheureusement, j'étais mauvais en maths et en physique-chimie. En terminale un prof m'a dit : «Tu es bon en philo, tu es nul en maths, passe un bac littéraire». Ainsi a pris fin mon rêve de devenir vétérinaire.

Qu'est-ce qui vous a alors décidé à vous inscrire en faculté d'arts plastiques d'abord, puis aux Arts-Déco ?

Enfant, je dessinais un peu mais sans plus. On ne peut vraiment pas parler d'une passion ou d'une vocation précoce. Mon père était peintre et, même s'il a repris vers la trentaine des études de psycho parce qu'il ne parvenait pas à vivre uniquement de sa peinture, il a continué – et encore aujourd'hui à 89 ans – à peindre. Je baignais donc dans un milieu favorable, d'autant que beaucoup d'amis de mes parents étaient aussi artistes. Vers 17 ans j'ai commencé à m'intéresser de plus près au dessin et c'est assez naturellement que, lorsque mon projet de devenir vétérinaire est tombé à l'eau, je me suis tourné vers des études artistiques. J'ai échoué une première fois au concours des Arts-Déco auquel je m'étais présenté l'année du bac sans préparation. En attendant de le repasser l'année suivante je me suis inscrit en fac d'arts plastiques et à l'Atelier Saint-Merri, un atelier du soir qui préparait aux concours des écoles d'art... La deuxième tentative aux Arts-Déco a été la bonne.

Pour évoquer vos débuts en tant qu'illustrateur, des rencontres ont été essentielles, à commencer par Benjamin Rabier, grand dessinateur animalier...

Oui, c'est une de mes grandes révélations d'enfant. C'est resté très ponctuel parce que je n'ai pas vécu avec des albums de Benjamin Rabier sous les yeux. Je suis juste tombé un jour dessus, chez des amis de mes parents. Je devais avoir 6 ou 7 ans et, pour que je me tienne tranquille, on m'a mis dans les mains une pile d'albums. C'est, je pense, la seule fois où je les ai lus dans mon enfance. Ce n'est que bien des années après, alors que j'étais étudiant aux Arts-Déco, que je suis tombé par hasard dans une brocante sur un album de *Gédéon*. Ces dessins m'ont littéralement sauté à la figure et j'ai réalisé qu'ils étaient restés tout ce temps très profondément gravés dans ma mémoire.

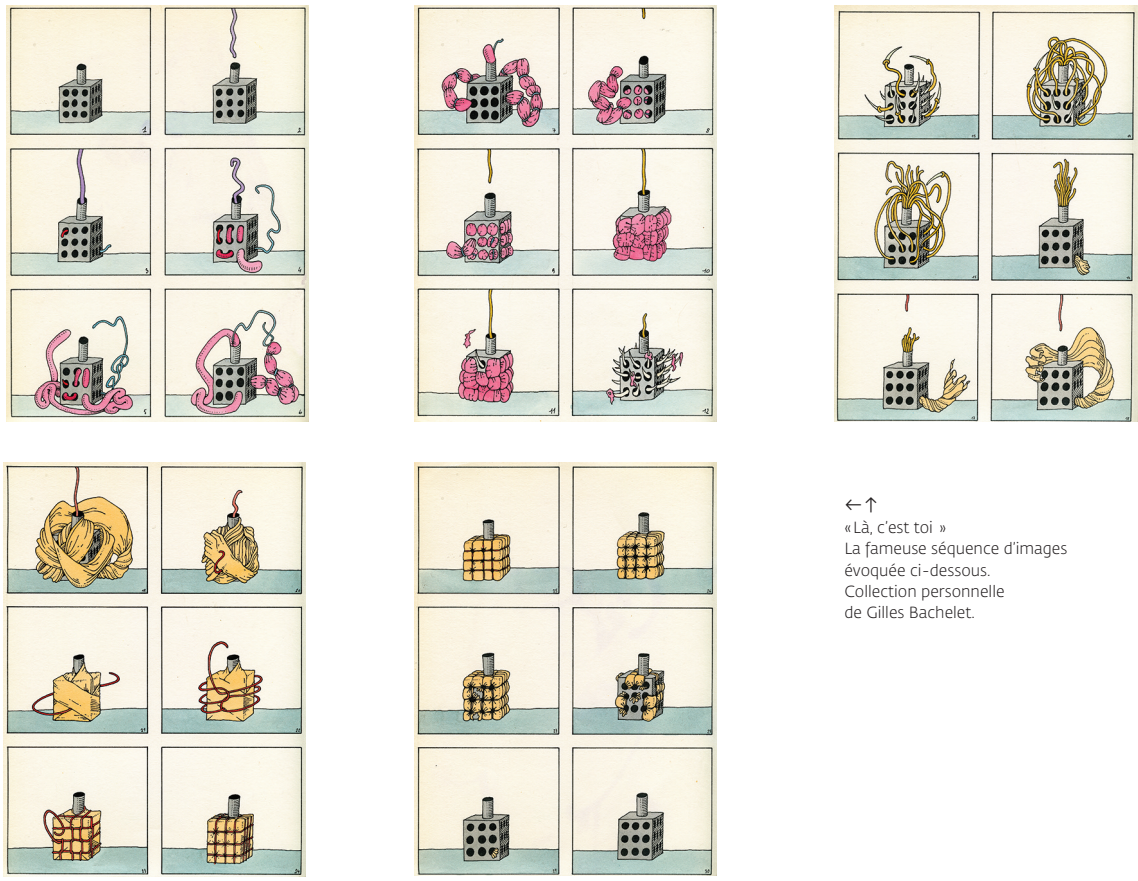
↑
Cahier d'anniversaire. 25e Salon du livre et de la presse jeunesse en Seine-Saint-Denis, Thierry Magnier, 2009.

Vous lui avez d'ailleurs rendu hommage au moment d'un Salon de Montreuil, entre autres, dans une image réalisée à la manière de *Blaise et le château d'Anne Iversaire* de Claude Ponti.

Oui, pour l'exposition Jubilo, en 2009, le Salon de Montreuil avait demandé à un certain nombre d'illustrateurs d'imaginer une fête avec tous les personnages des livres qui avaient enchanté leur enfance. Dans le coin de cette image, il y a également un clin d'œil à un dessinateur de bande dessinée italien : Jacovitti. Il s'est passé à peu près la même chose pour lui que pour Benjamin Rabier. J'avais vu ses dessins, à peu près à la même époque, dans *Pepito* un magazine illustré pour enfants. Je les ai retrouvés bien longtemps après, quand *Charlie Mensuel* a republié des bandes dessinées de Jacovitti. Il s'était passé quinze ans ou plus entre les deux rencontres. Ce qui me fascinait surtout chez Jacovitti, c'est qu'on retrouvait dans chaque image des détails récurrents : des saucissons, des bobines de fil, des os, des crayons plantés dans le sol… et puis sa petite signature en forme d'arête de poisson…

Chez vous on retrouve des champignons, des carottes…

Peut-être pas de façon aussi obsessionnelle que chez lui, mais j'aime bien placer dans mes images quelques objets fétiches. La carotte, c'est devenu une petite signature dans chacun de mes livres. Dans *Le Chevalier de Ventre-à-Terre,* j'avais oublié de la mettre sur un original, je l'ai rajoutée avec Photoshop avant le départ en impression ! Je vais, en revanche, arrêter de mettre des pots de chambre partout parce qu'en allant dans les classes je me suis aperçu que les enfants ne savaient plus du tout ce que c'était…



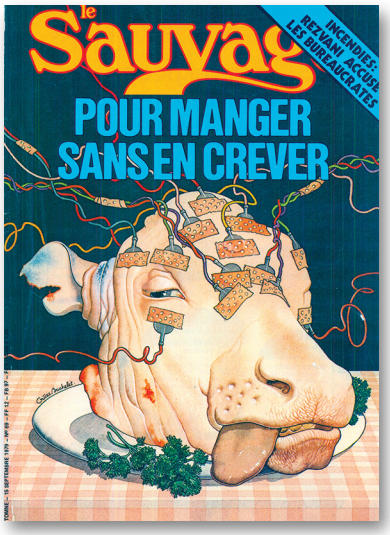
←↑
«Là, c'est toi »
La fameuse séquence d'images évoquée ci-dessous.
Collection personnelle de Gilles Bachelet.

Parmi les rencontres importantes, humaines cette fois, il y a Alain Le Foll.

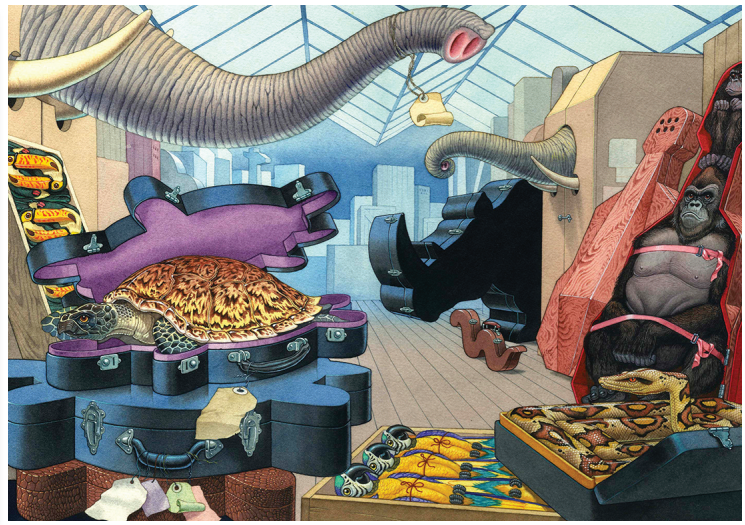
Je l'ai eu comme professeur dès ma première année à l'École des arts décoratifs. Ce premier contact ne m'a d'ailleurs pas laissé un grand souvenir. Il faisait un cours que je trouvais plutôt ennuyeux : « matières et textures », quelque chose comme ça. Il fallait faire des dégradés au crayon Wolff, des trucs très techniques, très fastidieux. Je ne devais pas être très bon, ni assez patient pour ça. Je l'ai eu de nouveau comme prof d'illustration en 3e année et cette fois ça a été une rencontre absolument déterminante pour moi. C'est quelqu'un qui a su me faire comprendre ce que j'étais capable de faire personnellement. Il avait une très haute idée du métier d'illustrateur. Pour lui ce n'était pas un sous-produit de la peinture ou des arts majeurs, c'était un art à part entière. Comme professeur il n'était pas particulièrement communicatif, ni exubérant. Il pouvait même paraître un peu distant. Pendant cette année-là, il m'a observé du coin de l'œil, sans me dire grand-chose sur les projets que je lui rendais. Puis un jour je lui ai présenté une série de dessins et il m'a dit « Là, c'est toi ». Ça a été aussi laconique que ça mais ça a été déterminant. Il avait probablement jugé que j'avais dépassé toutes les influences qu'on peut avoir quand on est étudiant dans une école d'art, et que j'avais trouvé un petit quelque chose qui m'appartenait vraiment et qui ne devait pas tout aux autres.

Vous avez gardé cette image ?

G.B. : Oui, je pense que je l'ai toujours. C'est une séquence d'images, des objets, pas des personnages. Une sorte de boîte d'où sortent pleins d'objets.



↑
Le Sauvage, septembre 1978.



↑
Illustration pour *Marie-Claire* sur le trafic des animaux sauvages.

LES ANNÉES PRESSE ET LES DÉBUTS EN JEUNESSE

Vous entrez ensuite dans le monde actif, est-ce grâce à Alain Le Foll ?

Il m'a sûrement donné des conseils, mais ce n'est pas à lui précisément que je le dois… Il y avait, aux Arts Décoratifs, un autre professeur d'illustration, Philippe Weisbecker. Je ne l'avais pas directement comme enseignant, mais je lui avais montré ce que je faisais. Alain Le Foll, à cette époque, s'était déjà un peu retiré du milieu de la presse et de la publicité pour se consacrer à une œuvre plus personnelle de dessins et de lithographies (il est mort peu après, à 49 ans). Philippe Weisbecker, qui était très introduit dans le monde de la presse magazine, m'a donné des adresses tout de suite. Puis, grâce à Alain Hervé qui m'avait fait travailler pour le magazine *Le Sauvage*[1] et à Nicole Claveloux, qui avait vu mes dessins, j'ai rencontré Harlin Quist.

Nous sommes en 1979. Vous commencez à faire des illustrations pour des livres pour enfants : *Drôle de Samedi soir*, *La Longue route des savants fous*, pour Hachette, des documentaires, de la presse pour *Okapi* chez Bayard et vous rencontrez Patrick Couratin. Une rencontre essentielle.

Oui, tout cela s'est passé en peu de temps. À partir du moment où Philippe Weisbecker m'a ouvert son carnet d'adresses, tout s'est déclenché très vite. J'ai eu des rendez-vous à *Okapi*, *L'Expansion*, *Lire*, *Marie-Claire* (où j'ai illustré pendant plus de vingt ans beaucoup de sujets de société, de santé, de sexualité, d'horoscope, bref, tout ce qu'on peut trouver dans un magazine comme *Marie Claire* à l'exception des images de mode que je ne sais pas faire) et quelques autres journaux. Ça a été mon passeport pour les vingt-cinq ans qui ont suivi. Je n'ai plus jamais eu à démarcher avec un dossier sous le bras. C'était une époque plus facile que maintenant. Les illustrateurs étaient moins nombreux, on n'envoyait pas encore son book par Internet et on était facilement accueilli dans les rédactions de journaux. À peu près à cette même période, Nicole Claveloux, Alain Hervé et aussi Daniel Maja m'ont dit « tu devrais aller voir Harlin Quist »[2]. Je connaissais déjà ses livres, j'étais tombé un jour par hasard dans une librairie sur un album de Nicole Claveloux : *La Forêt des Lilas*, sur un texte de la comtesse de Ségur. J'étais resté scotché par

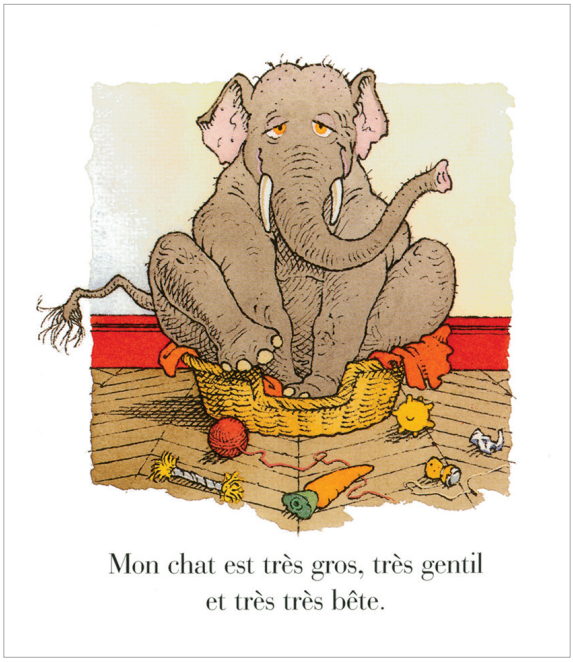
↑
Hôtel des voyageurs, CRAPULE !, 1986.

↑
Chien punk (collection personnelle).

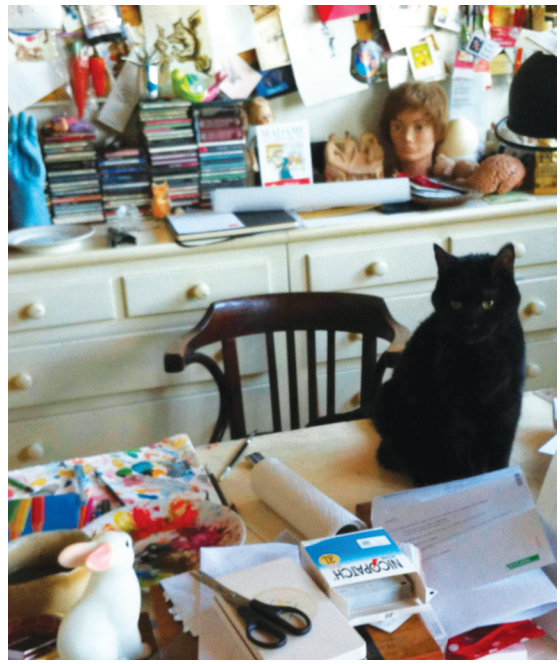
cet album. Je ne pensais pas qu'on pouvait faire des livres jeunesse comme ça. Ma culture en littérature jeunesse était très limitée et ce que je connaissais ne m'emballait pas vraiment. J'ai donc découvert Harlin Quist et c'est par lui que j'ai rencontré Patrick Couratin, illustrateur et surtout graphiste attitré de cette maison d'édition. C'est la deuxième rencontre déterminante de mon parcours.

Pouvez-vous nous parler de votre collaboration avec Patrick Couratin chez Harlin Quist ?

Le premier travail que m'a demandé Harlin Quist, quand je l'ai rencontré, a été de participer à un album collectif, *Le Quatorzième dragon*. Chaque page de ce livre était illustrée par un illustrateur différent. J'ai dû en faire deux car Harlin Quist avait eu une défection ou une image qui ne lui plaisait pas. Il m'a donc demandé de signer la seconde d'un pseudonyme[3]... Patrick Couratin s'occupait de la mise en forme graphique des albums. Il est devenu par la suite un ami et quelqu'un de très important dans ma vie professionnelle. Suite à la cessation des éditions Harlin Quist en 1982, Patrick a monté son propre studio de création graphique, « CRAPULE ! », où sont parus *Ice Dream* en 1984 et *Hôtel des voyageurs* en 1986. Il a été également directeur artistique d'*Okapi* entre 1982 et 1995 et j'ai pas mal travaillé pour lui aussi dans ce cadre-là. C'était quelqu'un qui, en tant qu'éditeur avait, de la même façon qu'Alain Le Foll en tant que professeur, un vrai talent d'accoucheur. Même aujourd'hui, sept ans après sa disparition, je ne fais pas un album sans me dire « qu'est-ce que Patrick en aurait pensé ? ». C'était, et ça reste encore une référence permanente. À tel point qu'à une période un peu dépressive de ma vie, en 2002, juste après la sortie du *Singe à Buffon*, le premier album que j'avais fait avec lui en coédition avec Le Seuil Jeunesse, je lui ai demandé si je pouvais venir travailler quelques jours dans son studio de création. Il m'a répondu « bien sûr, viens t'installer », et ces quelques jours ont duré neuf ans puisque j'y ai travaillé jusqu'à sa mort. « CRAPULE ! » produisait essentiellement des affiches de spectacles et Patrick appelait l'édition jeunesse « sa danseuse », il faisait un nombre limité de livres et ne comptait pas trop sur cette partie de son activité pour gagner de l'argent, c'était vraiment sa passion. (Voir l'article de Loïc Boyer, p. 146).



↑ ↘
Mon Chat le plus bête du monde,
Seuil Jeunesse, 2004.



↗
Réglisse, le chat de Gilles Bachelet.
(6 février 2013).

Au début des années 1980, vous faites un petit passage par le cirque.

Mon parcours d'illustrateur était déjà bien engagé. J'avais dû l'interrompre une première fois pour faire mon service militaire en Allemagne et quelques années après je me suis inscrit à l'école Fratellini, j'y ai suivi des cours pendant un an et demi tout en poursuivant, surtout la nuit, mon activité d'illustrateur. J'étais fasciné par l'univers du cirque. Je savais que je n'y ferais pas carrière – c'était trop tard de toute façon, j'avais passé la trentaine – mais j'ai voulu connaître ce monde d'un peu plus près. Je m'intéressais surtout au jonglage, sur lequel on ne trouvait pas à l'époque de livres ou de tutoriels. La seule façon que j'avais trouvée pour l'apprendre était de m'inscrire à cette école.

AUTEUR-ILLUSTRATEUR

En tant qu'auteur-illustrateur, vous vous êtes tout de suite attaqué à des personnages illustres. Avec votre trait malicieux, expressif, votre virtuosité à dessiner les chats, les éléphants et autres animaux très appréciés, vous ne cédez pas à la facilité et vous décidez de vous attaquer carrément à Buffon, à Napoléon… Comment vous sont venues ces idées ?

Certains albums ont des histoires qui remontent à très loin. *Le Singe à Buffon* est un projet que j'avais proposé à Patrick une dizaine d'années avant sa parution mais à cette époque il avait décidé d'arrêter l'édition. La gestion et la logistique d'une petite structure d'édition lui pesaient trop et « CRAPULE ! » avait recentré son activité sur l'affiche de spectacle. J'avais donc rangé ce projet dans un tiroir où il a dormi de longues années. L'idée de départ était un peu différente de ce qu'on trouve dans l'album actuel. Buffon, le naturaliste, recevait un jour dans une caisse un singe en provenance d'Afrique et ce singe, au contact des humains, attrapait tous leurs défauts. Il devenait notamment alcoolique et le ressort comique de l'album était surtout basé là-dessus. Au début des années 2000, après une brève renaissance des éditions Harlin Quist, vite interrompue par la mort de celui-ci, Patrick Couratin a passé un accord de coédition avec Le Seuil Jeunesse et j'ai repensé à ce projet. Dans l'intervalle, j'avais eu un fils et l'histoire s'est présentée à moi sous un angle nouveau. Ce Monsieur Buffon qui reçoit un beau jour un singe dans une caisse m'a fait penser à ma situation de jeune papa qui venait de recevoir une « bestiole » dont je n'avais pas vraiment le mode d'emploi et j'ai repris l'album dans cet esprit-là. La couverture où l'on voit le singe détourner l'attention de Buffon pour voler et boire la bouteille de vin sur la table est un vestige de la première version très alcoolisée…

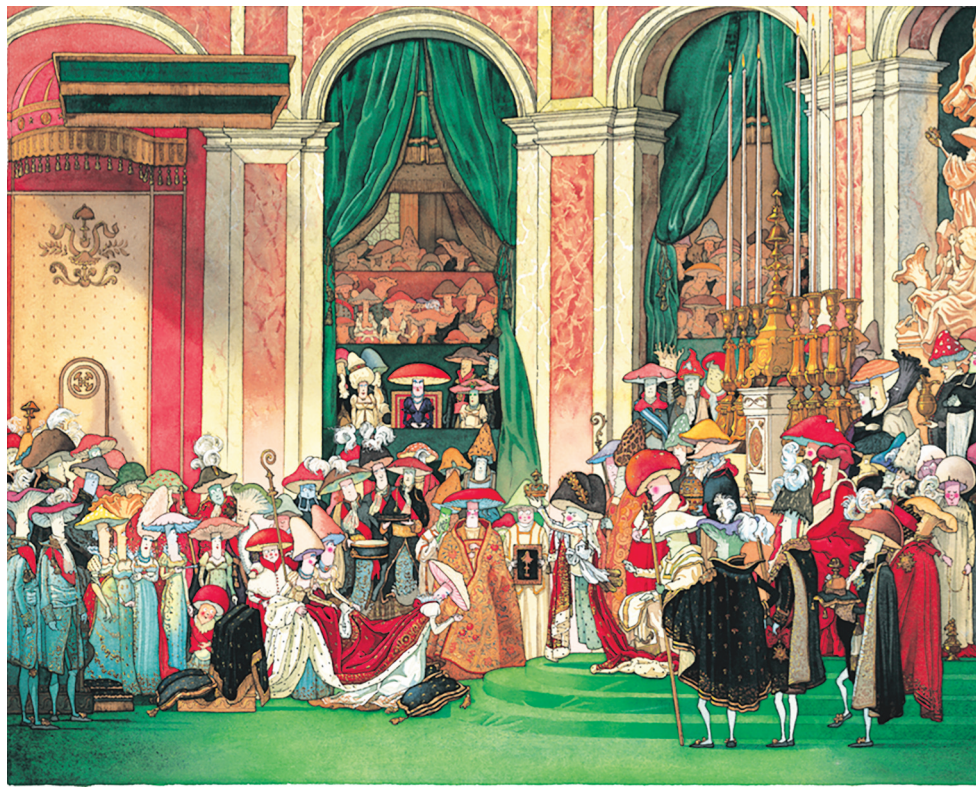
LE SUCCÈS DU CHAT

Puis il y a eu la consécration en 2004 avec *Mon chat le plus bête du monde*, épuisé avant même d'arriver à Montreuil…

Quand le livre est sorti et que Patrick a eu entre les mains un exemplaire fraîchement sorti de chez l'imprimeur, il a dit cette phrase : « On n'est pas à l'abri d'un succès ». Je ne m'y attendais pas du tout mais c'est vrai que ça a marché tout de suite et très bien. C'est mon chat Réglisse qui m'avait inspiré cet album. Quand je l'avais recueilli, il était déjà adulte et vraiment énorme. Il était adorable, très gentil, mais il était bête. Arrivé chez moi, la première chose qu'il a faite, comme c'était un chat propre, c'est d'aller dans la caisse à litière que je lui avais préparée, mais comme il était très gros il ne s'apercevait pas que son derrière dépassait et il a fait ses besoins à côté. C'est la petite étincelle qui a déclenché tout le reste.

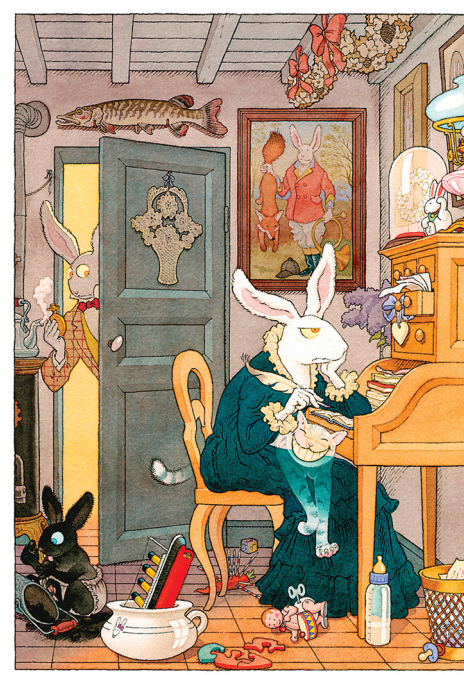
Vous en avez même fait une trilogie.

Ce n'était bien sûr pas prévu au départ mais il me restait des crayonnés que je n'avais pas pu placer dans le premier album et, après le succès de celui-ci, on a pensé, Patrick et moi, faire une sorte de bonus qui devait à l'origine être en noir et blanc, plus petit et sans texte. Finalement j'ai commencé à mettre de la couleur, puis du texte et c'est devenu un second album, *Quand mon chat était petit*… Il est juste sorti en petit format pour sa première édition. Deux ans après, comme je m'étais vraiment attaché à ce personnage, j'ai voulu lui consacrer une sorte d'album d'adieu qui devait s'appeler « Pour en finir avec mon chat »… Ce titre ayant parut un peu trop radical au Seuil et à Patrick, on l'a finalement appelé *Des nouvelles de mon chat*…



↑
Champignon Bonaparte, Seuil Jeunesse, 2005.

↙ ↓
Madame le Lapin Blanc, crayonné et page finalisée, Seuil Jeunesse, 2012.



Vous allez souvent à la rencontre des enfants (dans des classes, dans des salons), comment réagissent-ils au décalage texte-image? Le comprennent-ils tout de suite?

Une fois qu'ils sont entrés dans le jeu, oui bien sûr. C'est assez courant par exemple que des maîtresses, dans les classes, s'amusent à lire l'album sans montrer les images pour garder l'effet de surprise. Là effectivement ça marche à tous les coups, parce que dans le texte il n'y a rien qui puisse laisser imaginer que le chat n'est pas un vrai chat.

Dans le premier album du chat vous faites votre autoportrait, en peignoir et charentaises, les enfants vous reconnaissent-ils quand vous les rencontrez?

Dans les questions que me posent les enfants, il y en a une qui revient souvent : « Est-ce que tu as vraiment cette robe de chambre? »... Vous ne m'avez pas posé la question, mais j'y réponds quand même : non, je n'ai jamais eu cette robe de chambre et je ne porte jamais de charentaises. Le modèle de cette robe de chambre, je l'ai trouvé dans une illustration anglaise sur la couverture d'un roman de Woodehouse[3].

Puis vous vous attaquez, rien ne vous effraie, à l'épopée napoléonienne... avec des champignons.

L'idée est venue d'une conversation avec Patrick. Avoir travaillé dans ses locaux pendant un certain nombre d'années avait créé entre nous des rapports auteur/éditeur très privilégiés. On déjeunait ensemble presque tous les jours, on parlait de choses et d'autres, et pas que de livres heureusement. Un jour, alors qu'il me parlait de la pièce *Le Souper* de Benoît Brisville qu'il venait de voir et qu'il avait beaucoup aimée, il a lancé : « Tiens! ça pourrait être drôle de faire un livre sur Napoléon, le Premier Empire, mais avec des animaux à la place des humains... ». L'idée ne m'a pas emballé tout de suite mais j'ai commencé à travailler sur le personnage de Napoléon, et tout bêtement, son chapeau m'a fait penser à un champignon. Je suis depuis longtemps citadin mais j'ai toujours adoré aller aux champignons, j'y allais dans mon enfance et j'y retourne chaque fois que j'en ai l'occasion. J'aime tout dans les champignons : les cueillir, les dessiner, les cuisiner et les manger. Ça venait donc de loin. À propos du titre, j'ai une petite anecdote qui montre bien comment ça pouvait se passer entre Patrick et moi. Le jour où j'ai commencé les premiers croquis je lui ai passé un coup de téléphone, et je lui ai dit : « Je vais faire ça avec des champignons et je vais l'appeler Napoléon Champignon ». Il m'a répondu du tac au tac : « Non, Champignon Bonaparte ». Il trouvait que ce titre sonnait beaucoup mieux... Et il avait raison.

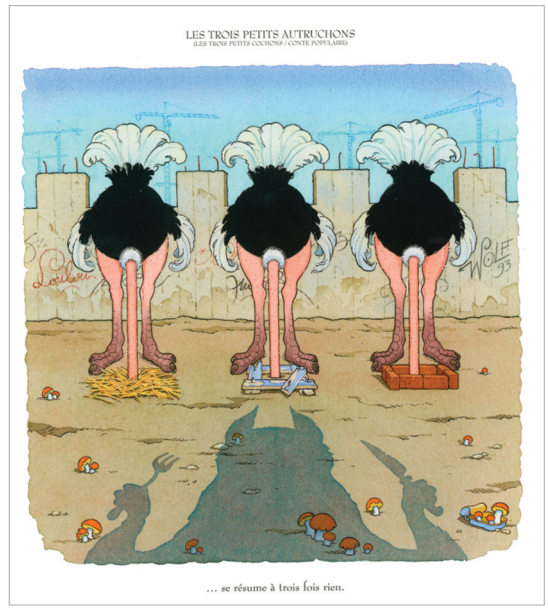
Vous y citez allègrement David, avec, notamment, « Le Sacre de Napoléon »... Comment utilisez-vous la documentation?

Quand j'ai commencé à faire ce métier, Internet n'existait pas bien sûr. Dans les premières années j'ai accumulé beaucoup de livres, surtout sur les animaux mais aussi sur les sujets les plus divers. Pratiquement à chaque fois qu'on me faisait une commande d'illustration sur un thème, j'allais acheter des bouquins. Maintenant je fais un peu comme tout le monde : je vais d'abord sur Internet. Sauf si j'ai besoin de choses vraiment spécifiques que je ne vais pas y trouver. D'une façon générale, je m'appuie beaucoup sur la documentation. Même dans l'absurde ou l'imaginaire j'aime bien donner une crédibilité aux objets. Plus le propos est fantaisiste, plus le réalisme et le soin apportés aux détails me paraissent indispensables.

LES CLASSIQUES REVISITÉS

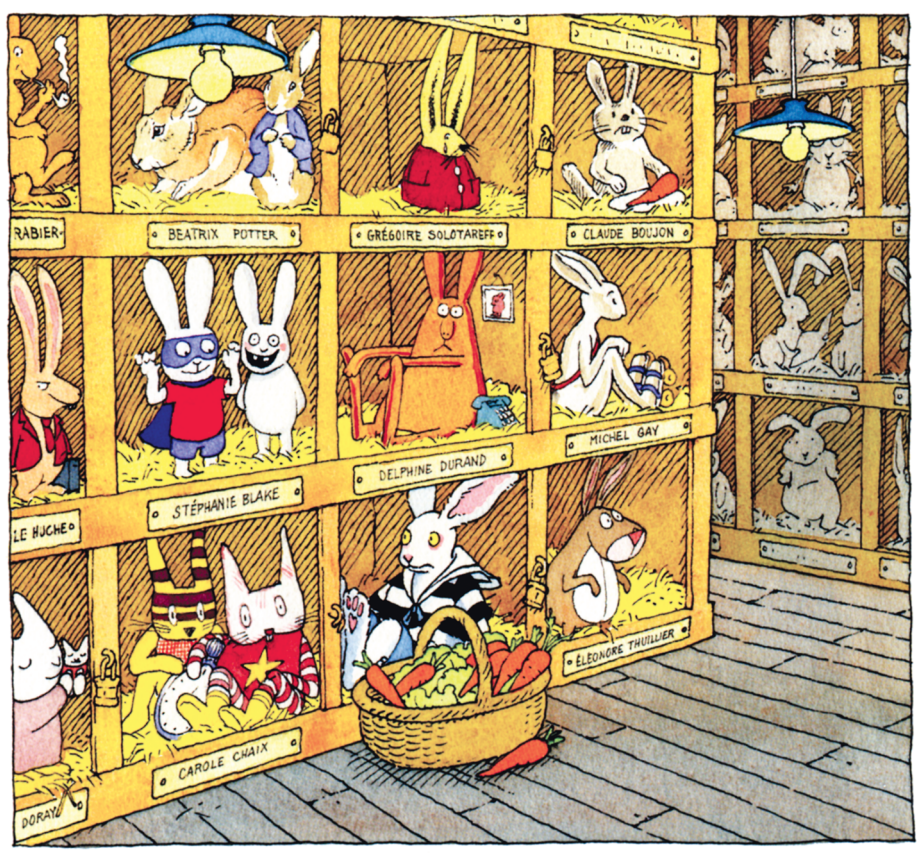
En 2012, vous avez rendu à Lewis Carroll un hommage désopilant, totalement personnel et décalé car loin d'être une énième adaptation d'Alice : vous avez choisi pour héroïne la femme du Lapin blanc.

Oui, il y a au moins deux raisons à ça : d'une part, je dessine surtout des animaux, un peu par défaut parce que je ne suis absolument pas doué pour dessiner des personnages humains. Dessiner des enfants notamment, c'est un truc que je ne sais pas faire du tout. Je n'avais donc pas très envie de dessiner Alice à longueur de pages. D'autre part, je ne voulais pas faire la mille et unième version illustrée de ce monument de la littérature jeunesse auquel tant d'illustrateurs talentueux s'étaient déjà mesurés. Je trouvais ça trop impressionnant



↖ ↑
Il n'y a pas d'autruches dans les contes de fées, Seuil Jeunesse, 2008.

↓
«17. L'élevage de lapin (détail)»,
Les Coulisses du livre Jeunesse,
L'Atelier du poisson soluble, 2015.



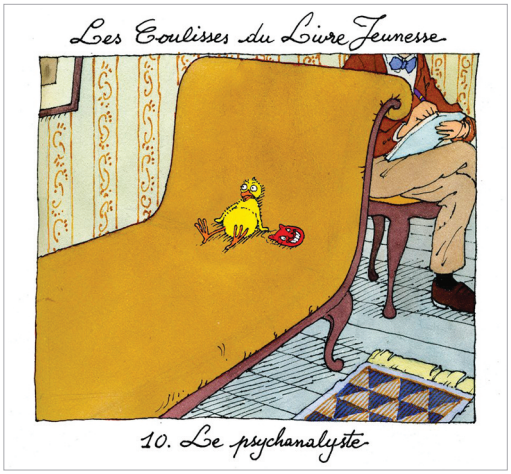
de m'attaquer au texte original. D'où l'idée de faire ce petit album, un peu en marge, en coulisses de la vraie « Alice ».

« Petit album », de grand format avec des doubles pages foisonnantes où l'on reconnaît tous les personnages (voir p. 142-143).
Oui, c'était l'occasion de rentrer dans l'univers de Lewis Carroll, de faire figurer les vrais personnages d'*Alice au pays des merveilles* et de *De l'autre côté du miroir*, tout en dessinant surtout des petits lapins, ce qui pour moi est nettement plus facile que de dessiner des petites filles.

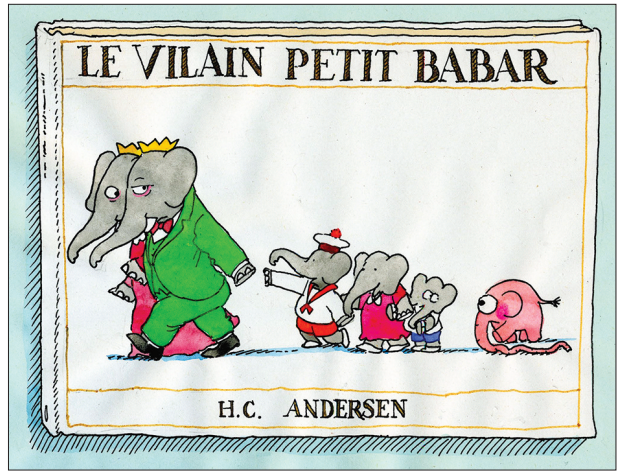
Vous avez aussi revisité les contes de fées, autre genre incontournable de la littérature de jeunesse, *Il n'y a pas d'autruches dans les contes de fées*.
À vrai dire, le titre et le texte de cet album sont venus après coup. Je travaillais à cette époque sur un livre que je voulais appeler « Les Petits des choses ». Un album qui devait parler de familles et de maternités d'objets. J'avais déjà fait un album pour adultes, *Hôtel des Voyageurs*, avec des polochons et des oreillers. Je voulais en faire un, pour les enfants cette fois, uniquement à partir d'objets. Chaque fois que je me remettais à cet album, je butais, je n'arrivais pas à trouver l'axe du texte. Donc, un jour, comme je séchais lamentablement, je gribouillais des petits trucs sur un carnet à côté. J'avais en tête – Dieu sait pourquoi – un titre de conte « Boucle d'or et les trois ours » et l'idée saugrenue de remplacer ours par autruche m'est venue. J'ai fait un petit dessin de « Boucle d'or et les trois autruches » puis, comme les idées ne venaient toujours pas pour l'album en cours, j'ai commencé à décliner tous les titres de contes que je connaissais avec le mot autruche. Au bout d'un moment, j'ai dit à Patrick, mon éditeur : « Je laisse tomber mon histoire de maternités d'objets, je vais faire un livre avec des autruches ». C'est donc un livre un peu par défaut, né de l'incapacité à en mener à bien un autre… J'ai ressorti un nombre incalculable de fois ce projet sur les objets pour, chaque fois, partir sur tout à fait autre chose, jusqu'au printemps dernier où j'ai fini par le faire sous une forme un peu différente et un nouveau titre : *Une histoire d'amour…*

Vous avez aussi une excellente connaissance des auteurs de littérature de jeunesse… Dans une seule image du *Chevalier de Ventre-à-Terre* on voit huit citations je crois (voir p. 134)**. Et vous continuez aussi sur Facebook à vous amuser avec tous ces personnages.**
C'est surtout avec Pomelo ! J'avais vu un jour sur Facebook que c'était l'anniversaire de Benjamin Chaud. On ne se connaissait pas à l'époque. Je l'ai demandé comme ami et j'ai posté sur sa page un dessin de Pomelo avec la trompe tronçonnée en petites bougies d'anniversaire. Il m'a répondu par un dessin où il s'en prenait à mon Chat. Ça s'est poursuivi comme ça pendant des mois dans une sorte de relation amour/haine entre nos deux éléphants dont le point culminant a été une battle en direct lors d'un salon de Montreuil. Et puis un jour, après avoir épuisé toutes les misères qu'on pouvait se faire l'un l'autre, on s'est associés pour taper sur les autres éléphants de la littérature de jeunesse. C'est là qu'on s'est penché sur Babar, Elmer et Coco, l'éléphant de Dorothée de Monfreid. On a abordé par la suite d'autres sujets passionnants tels que les kiwis, les tables lumineuses et la nourriture dans l'histoire de l'art… J'ai fait aussi beaucoup d'échanges de lapins avec Clothilde Delacroix et plus ponctuellement quelques clins d'œil à Janik Coat, Joëlle Jolivet et quelques autres…

Vous avez même consacré un album entier à tous ces collègues de votre chat dans *Les Coulisses du livre de jeunesse*. Les originaux avaient été exposés à Montreuil et L'Atelier du Poisson soluble a édité ce livre. Vous citez dans cet album des auteurs internationalement connus mais d'autres qui le sont moins. Comment connaissez-vous tous ces artistes ?
Sans être vraiment collectionneur, jai fini par accumuler pas mal de livres pour enfants… Et puis je fréquente beaucoup les salons de littérature jeunesse où je rencontre mes collègues auteurs et illustrateurs… Je n'ai évidemment pas connu Beatrix Potter ni Jean de Brunhoff mais beaucoup des auteurs cités dans le livre sont des gens que je connais ou que j'ai croisés à un moment ou à un autre. *Les Coulisses du livre de jeunesse* n'étaient au départ qu'une douzaine de dessins que j'avais faits



↑
Les Coulisses du livre Jeunesse,
L'Atelier du poisson soluble, 2015.
(d'abord posté sur Facebook);



↑
« Le Vilain petit Babar »,
sur Facebook.

pour amuser mes amis sur Facebook dont la plupart sont auteurs, bibliothécaires, libraires ou enseignants. Je ne pensais pas du tout en faire un livre car, dans mon idée, ça ne pouvait toucher que ce petit microcosme… Olivier Belhomme de l'Atelier du poisson soluble y a cru. J'ai donc étoffé un peu la série et finalement ça n'a pas si mal marché…

LES TOUT-PETITS

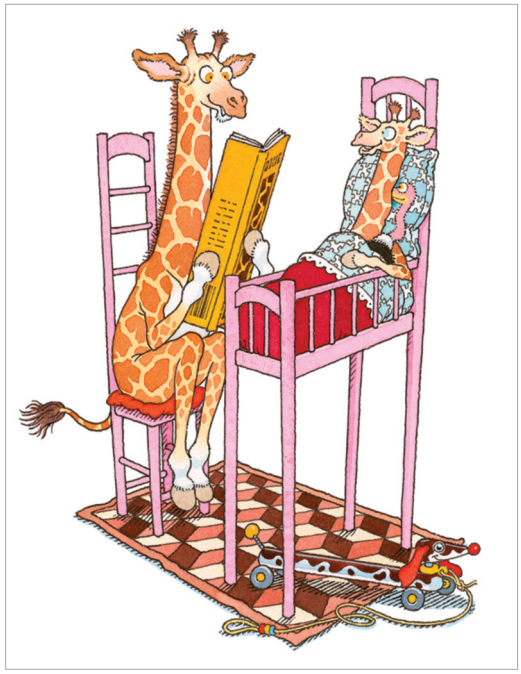
En 2016, nouvelle surprise, vous publiez *Une histoire qui*, un album pour les tout-petits. On ne vous attendait vraiment pas dans ce registre, et pourtant, là aussi, ça marche !

C'est un livre de naissance. À l'origine, un appel à projets organisé tous les deux ans par le Conseil Général de l'Ardèche qui offre un album à tous les enfants nés dans le département. J'aurais volontiers fait un imagier mais comme ces albums sont supposés être un support pour l'apprentissage du langage, la présence de texte fait partie du cahier des charges. Pour des enfants de zéro à deux ans je ne me sentais pas dans mon registre habituel et je ne pouvais évidemment pas utiliser les références et le décalage texte/image… J'ai donc essayé de jouer sur le rythme et la musicalité du texte. Chaque page de l'album représente la même situation : un papa ou une maman lit une histoire à un enfant dans son berceau. Les personnages et le décor changent de page en page, animaux, créatures fantastiques, objets, le lien étant créé par le doudou de l'enfant qui préfigure la famille de la page suivante…

L'ARTISTE AU TRAVAIL

Nous aimerions savoir comment vos albums prennent naissance. Avez-vous déjà votre chemin de fer en tête ? Passez-vous par de nombreux crayonnés ?

Je n'ai pas de méthode de travail vraiment rigoureuse. Ça commence le plus souvent par des croquis en vrac dans des carnets… Je me sens déjà un peu plus en sécurité quand je pense avoir une bonne idée de début et de fin… À ce stade je fais un chemin de fer, avec des trous que je colmate petit à petit comme avec les pièces d'un puzzle. Il n'y a pas une phase d'écriture suivie d'une phase d'illustration comme lorsque auteur et illustrateur sont deux personnes différentes. Tout ça vient comme ça peut et dans le désordre… Quelquefois une phrase m'amuse et je vais chercher l'image qui peut l'illustrer mais c'est souvent l'envie de dessiner une situation particulière qui va déterminer le texte. Dans *Madame le Lapin Blanc* par exemple j'avais très envie de dessiner une double page de recettes de carottes sans trop savoir comment la justifier. L'idée de faire de l'aînée des filles une aspirante top-model obsédée par



↑
Une histoire qui..., Seuil Jeunesse, 2016.

↓
La double page de recettes de carottes de *Madame le Lapin Blanc*.
se reporter à l'album pour lire les titres des recettes : hilarants !

son poids est venue de là… Lorsque l'ensemble du découpage me paraît cohérent, je fais des crayonnés plus détaillés. Entre le crayonné et le dessin définitif il y a d'autres étapes où je travaille sur des calques. Ça peut m'arriver pour une image un peu compliquée de faire plusieurs calques successifs ou de travailler par plans.

Vous parlez de vrais calques ou de calques Photoshop ?

De vrais calques papier. Je me sers surtout de l'ordinateur pour les étapes préparatoires. Il m'arrive de scanner un dessin fait dans un carnet pour ne pas en perdre la spontanéité initiale et de le modifier sur l'ordinateur mais je repasse par le calque avant de le reporter sur mon papier aquarelle pour la finalisation. Ce sont des va-et-vient entre la table à dessin et l'ordinateur. Parfois, quand j'hésite dans un choix de couleur sur une image déjà bien avancée, je la scanne et je fais des simulations sur Photoshop mais sur l'image définitive il n'y a pas de numérique. Exceptionnellement, dans *Une histoire d'amour* j'ai fait séparément deux fonds de papier peint que j'ai incrustés ensuite dans mes images. J'aime bien aussi maintenant récupérer les fichiers avant le départ à l'impression pour faire quelques retouches ou corrections de colorimétrie.

Soumettez-vous vos projets à vos éditeurs ou vous font-ils une confiance aveugle ?

Je travaille depuis assez longtemps avec Le Seuil Jeunesse. Je pense qu'ils me font relativement confiance… Ça arrive qu'ils me gardent une place dans leur calendrier de publications sans trop savoir ce que je vais leur proposer. J'ai élevé la procrastination au rang des Beaux-Arts, ce qui fait que je m'y prends parfois très tard. Je n'aurais pas pu travailler comme ça il y a quelques années.

Choisissez-vous la pagination, le format, la typo ?

Pour la pagination et le format, ce sont des choix qui se font en concertation avec l'éditeur en tenant compte des contraintes de coût et de fabrication. Lorsque je travaillais avec Patrick Couratin, c'est lui qui s'occupait de la typographie et de la mise en pages. Maintenant, comme je n'ai jamais eu la patience de me mettre sérieusement à un logiciel de graphisme, je fais moi-même sur Photoshop une simulation de mise en pages, texte et dessins, et c'est au graphiste du Seuil qu'incombe la tâche ingrate de retranscrire ça sur le bon logiciel. L'esprit général reste dans la ligne des albums faits en collaboration avec Patrick, prédominance des fonds blancs, typos plutôt classiques…

L'absence de Patrick Couratin semble être un poids très lourd pour vous. Au point que vous semblez être dans une démarche de création assez solitaire…

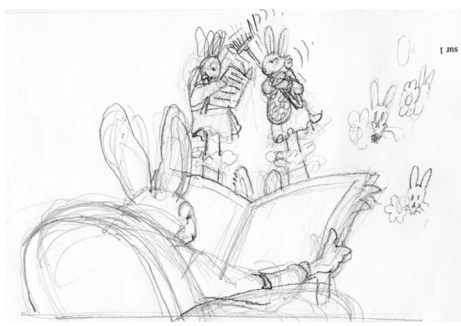
La disparition de Patrick a été un gros choc pour moi. Affectivement d'abord parce que c'était un ami proche et de longue date. Professionnellement aussi parce sur une trentaine d'années, depuis Harlin Quist jusqu'aux coéditions avec le Seuil, en passant par *Okapi* et CRAPULE !, nous avions beaucoup travaillé ensemble. Il m'avait toujours fait confiance, même dans des périodes où je n'allais pas trop bien et où j'étais peu fiable dans les délais… De 2003 à 2011, tous mes albums de cette période ont vu le jour sous son regard quasi-quotidien. Même s'il intervenait peu, j'avais besoin de cette validation permanente de mon travail. Paradoxalement, c'est lui qui m'a appris à travailler seul. C'est lui qui a su me convaincre que je n'étais pas seulement un illustrateur qui répond à une commande mais que je pouvais avoir, de moi-même, quelque chose à raconter. Après sa mort je suis resté deux ans sans sortir d'album… Je me suis même demandé à cette époque si j'allais être capable d'en refaire un sans cette présence tutélaire à mes côtés. Et puis j'ai fait *Madame le Lapin Blanc* et je me suis aperçu qu'il m'avait laissé en héritage l'autonomie et la confiance en moi qui me faisaient défaut jusque-là…

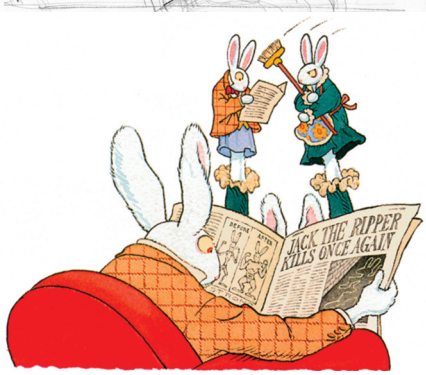
Je reçois assez souvent des propositions de textes de la part d'auteurs ou d'éditeurs mais depuis une quinzaine d'années j'ai vraiment pris goût à faire mes livres tout seul, texte et illustration. C'est vraiment cette alchimie entre le mot et l'image qui m'intéresse. Il n'y a que comme ça que je m'amuse. Travailler sur un texte déjà écrit, figé, comme je l'ai fait à une époque, reste pour moi une épreuve. Je ne me sens pas libre de faire ce que je veux. Plus le texte me semble avoir une qualité littéraire, plus je suis tétanisé. J'ai beau-

↑
Sur Facebook, 7 août 2013.

Enfin, presque : quelques messages à envoyer, l'affaire d'une minute.

↓
Madame le Lapin Blanc, crayonné
et dessin finalisé.





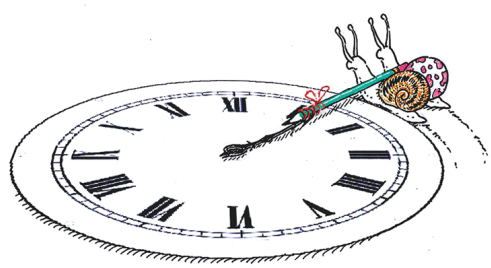
↑
Le Chevalier de Ventre-à-Terre,
Seuil Jeunesse, 2014.

→
Gille Bachelet travaillant sous l'œil
de Patrick Couratin.
Collection personnelle de Gilles
Bachelet.
Ce dessin a été repris dans la
fresque réalisée pour le Musée
Marmottan (cf. p132).

←
Gilles Bachelet à sa table de travail
Photos extraites du film *Dans les petits papiers de Gilles Bachelet* réalisé pour la Charte des auteurs et des illustrateurs, disponible sur YouTube.

←↗
sur Facebook,
13 juin 2014.
«J'aime beaucoup ce que vous faites, m'a dit Kevin ce matin»
Photos Gilles Bachelet.

↓
«Recule le moment de s'y mettre…»
Facebook, 31 juillet 2017.



coup aimé à mes débuts illustrer des articles pour des magazines. C'était court, varié, sans ambition littéraire… et jetable. J'ai fait comme ça des tas de dessins sur les régimes amaigrissants, les allergies, l'astrologie et la sexualité. J'ai pris aussi un certain plaisir à faire de l'illustration documentaire pour l'exercice de style technique que ça demandait mais les quelques albums que j'ai illustrés sur des textes d'auteurs ne me plaisent pas et sont liés à des souvenirs de stress et de frustration. Et puis c'est très particulier d'écrire pour l'album… Peu d'auteurs savent le faire… Beaucoup de textes que je reçois ne laissent aucun espace de liberté à l'illustrateur. Tout est déjà décrit, verrouillé… (quand encore l'auteur ne joint pas à son manuscrit des croquis pour indiquer la place des personnages et les éléments du décor comme ça m'est arrivé plusieurs fois…). Bien sûr, si je devais publier cinq albums par an, je ne trouverais sûrement pas tout seul la matière nécessaire mais au rythme d'un album par an en moyenne, ça me convient bien…

Sinon, dans la vie, je ne suis pas si solitaire que ça. Déjà, je suis enseignant[4], j'ai des collègues et des étudiants. Je suis souvent invité sur les salons du livre où je rencontre d'autres auteurs, je vais souvent visiter des classes ou faire des ateliers dans les médiathèques et je passe beaucoup (trop ?) de temps sur les réseaux sociaux…

C'est à l'époque où je n'étais qu'illustrateur freelance que j'ai souffert de la solitude. Je n'enseignais pas encore, n'étais pas dans ce circuit de rencontres et de salons puisque je travaillais essentiellement pour la presse ou la pub et les réseaux sociaux n'existaient pas. On peut facilement tourner en rond dans ces conditions… D'où cette demande que j'ai faite, un jour, à Patrick Couratin de venir m'installer dans ses locaux.

Avez-vous toujours travaillé à l'aquarelle ?

C'est Alain Le Foll qui m'y a encouragé à l'époque. Ce fameux travail pour lequel il m'avait dit « là, c'est toi », était encore fait aux encres colorées. Il m'avait dit « tu devrais essayer l'aquarelle, c'est plus riche comme matière. Il y a une vibration qu'on ne trouve pas dans les encres de synthèse ». J'ai donc essayé l'aquarelle, j'ai pataugé un peu tout seul… Aux Arts-Déco on n'avait pas vraiment de cours de techniques et les quelques livres que j'avais trouvés sur le sujet étaient plutôt à l'usage des paysagistes, alors j'ai fait mes petites expériences… C'est un matériau dont je ne me suis jamais lassé. Je suis très impressionné par des illustrateurs comme Thierry Dedieu ou Régis Lejonc qui peuvent changer de style et de technique d'un album à l'autre, qui expérimentent sans cesse, mais je me sens plus dans la lignée des Claude Ponti, Philippe Corentin ou François Place qui ont trouvé une écriture qui leur convient et qui s'y tiennent…

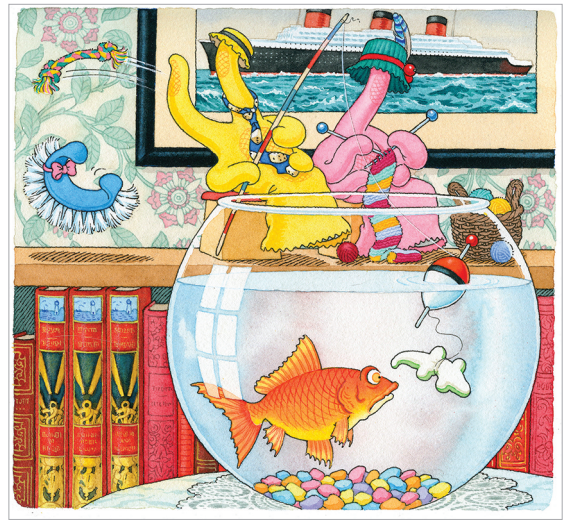
« UNE HISTOIRE D'AMOUR »

Vous dites aussi que pendant que vous réalisez vos albums, Facebook est votre cour de récréation[5]. On a eu droit aussi à de désopilantes séquences de casting pour votre prochain album, et, finalement, votre choix s'est porté sur les gants Mapa®. Un choix pour le moins inattendu !

C'est l'aboutissement, quelque dix ans après, du projet dont je parlais tout à l'heure sur les maternités d'objets. Mon idée dans ce livre est que je voulais que les objets restent le plus « objets » possible. Je ne voulais pas leur mettre des yeux, des bouches ou des petites pattes… Pas de Bob l'éponge ou d'objets vivants à la Walt Disney… Ça marchait bien pour certains et moins pour d'autres… Les gants Mapa®, c'est déjà assez anthropomorphe en soi, et puis c'est malléable. On peut leur donner du mouvement et même de l'expression… Ils revenaient déjà comme personnages récurrents dans le projet d'origine mais parmi plein d'autres objets que je maîtrisais moins… L'idée de départ était une sorte de manuel d'éducation des enfants dont les personnages, parents et enfants, étaient des familles d'objets. Finalement j'ai recentré toute l'histoire sur ce couple de gants et c'est de là qu'est venue l'idée de leur faire vivre une histoire d'amour très banale et universelle.

Le Seuil vous fait vraiment une confiance absolue, parce qu'un autre auteur arriverait en disant « Bonjour, je vais faire un album pour enfants avec des gants Mapa® », j'imagine qu'il ne recevrait pas forcément le même accueil…

C'est effectivement moins courant que les ours ou les lapins mais les bons éditeurs aiment bien



↑
Une histoire d'amour, Seuil Jeunesse, 2017.

qu'on les surprenne… Quand j'ai proposé ce projet au Seuil Jeunesse, il était trop tard pour reculer… J'avais promis un titre pour le catalogue de rentrée et je n'avais rien d'autre à proposer… J'avais d'ailleurs fait pire en 2014 avec *Le Chevalier de Ventre-à-Terre* pour lequel j'avais tellement tardé à me mettre au travail que la procrastination est devenue le sujet de l'album… Pour en revenir aux gants Mapa®, j'avais rendez-vous dans un café, avec deux éditrices du Seuil, et je n'en menais pas large. J'appréhendais le moment où j'allais devoir dire « Eh bien voilà, c'est une histoire d'amour entre deux gants à faire la vaisselle… »

C'est l'histoire de Georges et Josette…

Les prénoms je les avais depuis longtemps. Ils s'étaient imposés tout de suite, je ne sais pas pourquoi, et les gants Mapa® font partie des objets récurrents que je dessine depuis toujours. On en trouve déjà dans certains de mes dessins qui datent de 40 ans… Outre le fait de ne pas trop les anthropomorphiser, la contrainte que je m'étais donnée dans cet album était de les faire vivre dans un monde à échelle humaine, pas dans une sorte de maison de poupée avec des accessoires à leur dimension. Leurs meubles, leurs ustensiles sont des objets du quotidien à taille réelle… C'est ce qui a été le plus gros casse-tête tout au long du travail d'illustration. Bon… comme toute contrainte est faite pour être transgressée, j'ai dû parfois un peu tricher : les motifs des cravates de Georges ne sont pas à la taille d'un tissu normal et je n'ai pas trouvé d'objets de substitution pour le bonnet de bain de Josette ou la casquette de Gérard… Ce parti-pris de décor et l'âge supposé des personnages me permettaient aussi de représenter des objets de mon enfance comme le taille-crayon télévision, le plumier, le tampon-buvard ou la boîte d'O'Bull (une poudre qu'on ajoutait à l'eau du robinet pour faire de l'eau gazeuse)…

Il y a t-il des projets auxquels vous avez renoncé ?

J'aurais du mal à en citer un comme ça, mais des projets qui évoluent de telle façon que l'idée finale n'ait plus grand-chose à voir avec l'idée de départ, oui. Des idées d'albums, je ne vais pas dire que j'en ai tous les matins, mais je pars souvent sur une piste pour l'abandonner au bout de quelques jours ou quelques heures. Souvent parce que j'ai réalisé entre-temps que le concept a déjà été décliné cent fois ou qu'il est trop ténu pour faire la matière d'un album ou bien encore trop limité graphiquement pour que je puisse prendre

du plaisir à travailler trois mois dessus… Pour chacun de mes albums je me souviens du moment précis où le petit déclic s'est produit entre cette période de recherches un peu confuses et la conviction que je tenais quelque chose qui méritait d'être mené à bien…

ENSEIGNANT

En 2001 vous intégrez l'École supérieure d'art de Cambrai pour enseigner l'illustration … Qu'est-ce qui vous a entraîné dans cette aventure ?

Je suis arrivé à l'enseignement sur le tard, j'avais 49 ans… L'âge où mon professeur d'illustration Alain Le Foll a quitté ce monde. J'y ai d'ailleurs vu sur le moment une sorte de symbole et la première chose que j'ai faite, le jour où j'ai reçu ma lettre de nomination, a été d'aller déposer une fleur sur sa tombe au Père Lachaise… On ne peut pas parler d'une vocation mais, après avoir organisé pendant une dizaine d'années des stages d'été d'illustration et d'aquarelle, je m'étais aperçu que j'aimais bien transmettre. Et puis, c'était une façon d'échapper au cycle infernal et précaire de l'illustrateur freelance… Travailler dans l'urgence et le trac au ventre sur des sujets qui bien souvent ne m'intéressaient pas m'avait usé… Dans ce sens je peux dire que l'enseignement a été une vraie libération… À partir de ce jour, j'ai refusé tout travail de commande et me suis presque exclusivement consacré à la réalisation de mes albums jeunesse, en tant qu'auteur et illustrateur cette fois. *Le Singe à Buffon* est sorti quelques mois plus tard[6]…

Je suis professeur d'illustration dans une école de Beaux-Arts, ce qui est déjà en soi une exception, l'illustration relevant plutôt du domaine des écoles d'Arts appliqués. J'ai toujours traîné ce complexe de l'art mineur dans une école où on parle d'Art majuscule. Dessiner des petites bêbêtes dans des livres pour enfants n'est pas très sérieux dans ce contexte… À quelques mois de ma retraite d'enseignant et après dix-sept ans passés dans cette même école je me pose encore des questions quant à ma légitimité et à ce que j'ai pu apporter à mes étudiants… J'ai quelquefois des retours de certains d'entre eux qui me disent des choses gentilles et j'espère toujours que, ne serait-ce que pour deux ou trois, j'aurai su trouver le mot juste, au bon moment, comme l'avait fait pour moi Alain Le Foll… ●

Cet entretien a été réalisé dans le cadre de notre cycle de rencontres « Les Visiteurs du soir ». Texte revu et corrigé par Gilles Bachelet en mai 2018. Merci à lui.

1. « Le Sauvage » était le supplément écologique du *Nouvel Observateur*, à l'époque.

2. Un éditeur américain, qui s'était associé en France avec François Ruy-Vidal mais venait de s'en séparer.

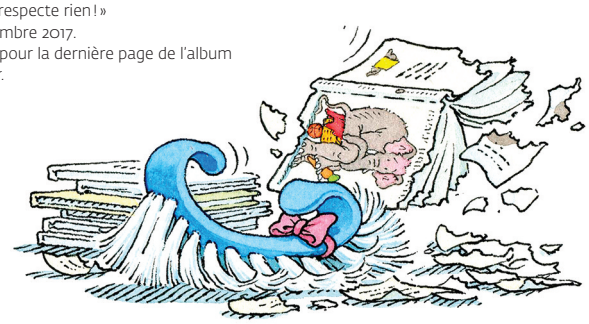
3. NDLR Tachebel.

4. Gilles Bachelet enseigne l'illustration à l'École supérieure des beaux-arts de Cambrai depuis septembre 2001. Ses fonctions prendront fin en juin 2018.

5. Excepté *Les Coulisses du livre jeunesse*, commencé sur Facebook et publié à L'Atelier du poisson soluble, seuls les dessins publiés avec Clothilde Delacroix ont été publiés sous le titre *La Paix, les Colombes*, chez Hélium en 2016.

6. Gilles Bachelet a reçu le Grand prix du livre de jeunesse de la Société des gens de Lettres pour *Le Singe à Buffon* en 2003.

↘
« Les Chiens ça ne respecte rien ! »
Facebook, 12 septembre 2017.
illustration reprise pour la dernière page de l'album *Une histoire d'amour*.



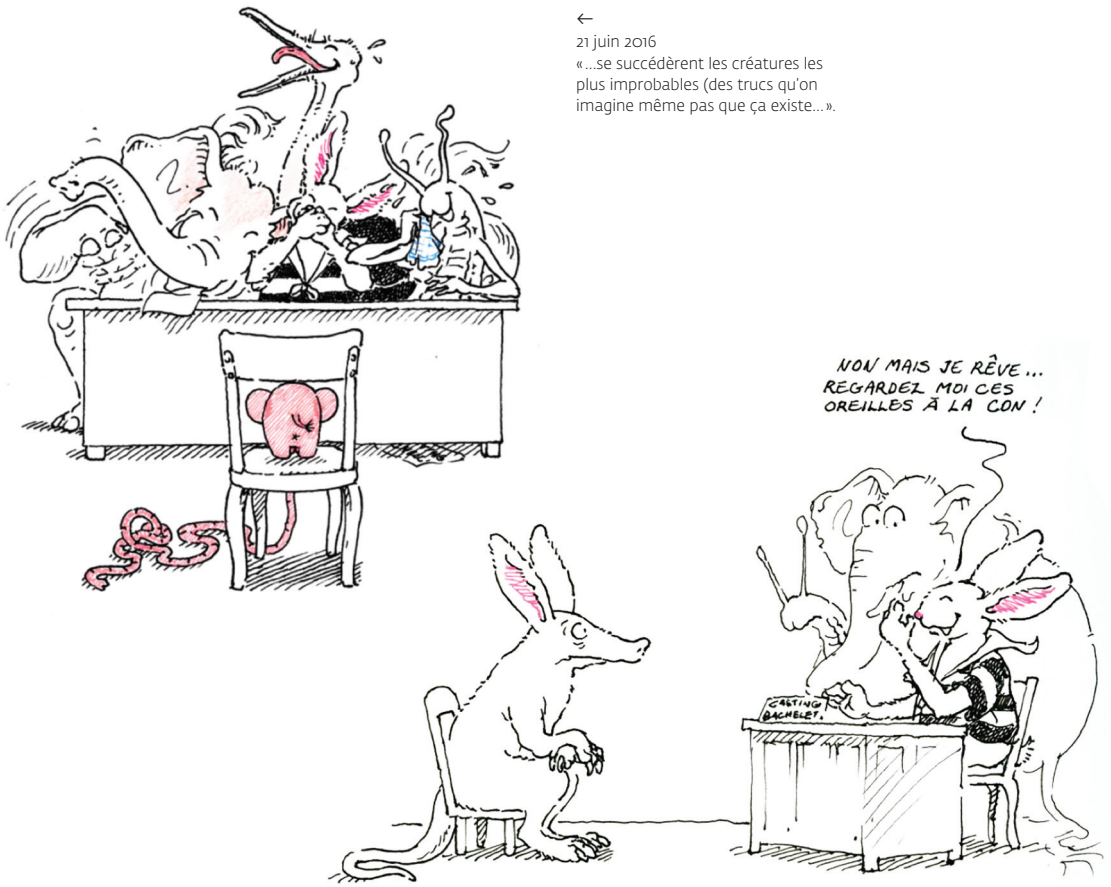
INTERLUDE – SÉANCES DE CASTING

RÉUNION DE CRISE CHEZ GILLES BACHELET

↑
17 juin 2016.

→
20 juin 2016.

FACEBOOK



←
21 juin 2016
« ...se succédèrent les créatures les plus improbables (des trucs qu'on imagine même pas que ça existe... ».

←
31 décembre 2017.
Et les gagnants furent....

Ces dessins on été postés sur Facebook par Gilles Bachelet.

Il ne s'agit ici que d'un choix assez restreint des séances de casting : vous en trouverez l'intégralité dans l'album que Le Seuil Jeunesse va publier pour les 15 ans de *Mon Chat le plus bête du monde !*

Merci à Gilles Bachelet et à son éditeur de nous avoir autorisés à reproduire ces illustrations en avant-première !